

L'ordre du discours, pour reprendre une terminologie foucauldienne chère à l'auteur, trahit une instrumentalisation de l'immigrant qui semble encore prévaloir aujourd'hui. L'auteur n'est pas tendre pour les « élus et les *cognoscentes* » obnubilés par les statistiques, qui imposent une vision gestionnaire de l'immigrant. Une vision plus humaine semble se profiler (un peu tard?) dans les dernières pages du livre.

Ce livre est déconcertant. La recherche historique est considérable et originale, le sujet est important, on l'a dit. Mais le style perturbe : ampoulé, lyrique, il m'a paru irritant. Surtout, l'auteur ne pêche pas par excès de pédagogie (p. ex. : le droit d'aubaine est mal expliqué) ni de précision (p. ex. : pas de définition de l'ethnicité; références données en vrac dans des notes interminables dont les renvois sont parfois erronés; pas de références théoriques dans la bibliographie; la manière de présenter les flux migratoires à la page 203 n'est pas correcte; évocation sommaire de certains événements comme la crise de Saint-Léonard; pas d'exposé systématique de l'évolution des politiques canadiennes en matière d'immigration, etc.).

Sur le plan du contenu, on ne peut s'empêcher de se demander si l'évolution des nomenclatures de l'immigration a évolué différemment dans le reste du Canada, par exemple au chapitre de l'instrumentalisation de l'immigration. On est en tout cas conforté dans le constat d'un usage prolifique des catégories utilisées pour nommer l'étranger!

Annick Germain

*Institut national de la recherche scientifique,
Urbanisation, Culture et Société (Montréal)*

SIGRIST, René — *L'essor de la science moderne à Genève*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2004, 142 p.

Destiné au grand public et publié dans une collection à caractère encyclopédique, cet ouvrage de René Sigrist constitue une très bonne synthèse historique de l'essor de la communauté scientifique genevoise entre le début du XVI^e siècle et la fin du XIX^e en l'insérant dans le contexte global de la Suisse et de l'Europe. Malgré son aspect synthétique, l'ouvrage ne néglige pas l'étude sociale de l'évolution de la recherche au profit d'une simple histoire factuelle. D'ailleurs, le premier chapitre consiste en une justification de l'histoire sociale des sciences (par opposition à une histoire des sciences dite « internaliste ») :

Longtemps, l'histoire a présenté l'essor des sciences comme un enchaînement d'observations et de théories élaborées par quelques découvreurs de génie [...] Or, les historiens de ces trente dernières années ont mis à mal cette vision réductrice et à vrai dire positiviste des choses. Ils ont révélé la complexité du processus de constitution du savoir et le caractère problématique de la notion de « découverte ». (p. 9)

Puisque l'ouvrage s'adresse à un public plus large – en particulier composé de scientifiques – pouvant avoir certaines réserves face à une étude sociale des sciences, la critique de l'approche internaliste et, par extension, la justification d'une étude sociale de l'activité scientifique apparaît fort pertinente, bien que le lecteur au fait de cette approche historique puisse trouver cela superflu.

Le chapitre 2 quant à lui vient insérer la science genevoise et suisse dans le contexte européen où l'on retrouve, entre autres choses, un certain nombre de statistiques fort intéressantes sur le nombre de savants suisses et genevois entre 1680 et 1870. Ces chiffres, tirés de dictionnaires biographiques de l'époque, sont d'autant plus intéressants qu'ils couvrent une longue période historique pour laquelle les statistiques ne sont pas monnaie courante. Toutefois, certains détails méthodologiques – notamment sur la façon dont on a classé les savants selon leur « importance » (grande importance, importance moyenne, importance mineure) auraient mérité d'être plus détaillés.

Le chapitre 3 relève plutôt de l'histoire des idées, et montre que Genève se situe à cet égard un peu en marge de l'Europe. Il s'intéresse en grande partie au contexte historique, aux grands courants d'idées européens et, dans la plupart des cas, à leur faible impact sur le développement de la science genevoise : l'humanisme (1500–1620), la scolastique (1620–1670), le rationalisme (1670–1700), la théologie naturelle (1700–1770) et les Lumières et le romantisme (1770–1850).

Le chapitre 4 présente pour sa part les structures et institutions – ou leur absence – encadrant l'activité de recherche à Genève. On y montre que les savants ne bénéficiaient que très peu du mécénat et qu'ainsi, la communauté scientifique suisse était composée en grande partie de patriciens, bien que l'on puisse constater une certaine décroissance du patriarcat à partir du début du XVIII^e siècle. Alors que vers la fin du XVIII^e s'institutionnalise dans la France napoléonienne et dans l'Allemagne sous Humboldt l'idée que la science permet d'améliorer la condition humaine, la Suisse suit un parcours différent: la science fait partie de la société civile sans jamais atteindre un statut de consécration institutionnelle avant le début du XIX^e siècle. Ainsi s'ensuit une fuite des cerveaux vers Berlin et Saint-Pétersbourg qui ne prendra fin que lorsque les Suisses feront une plus grande place aux chercheurs dans leurs institutions.

Les chapitres 5 et 6 présentent l'évolution de certaines disciplines scientifiques entre 1690–1800 (chapitre 5) et entre 1800–1870 (chapitre 6). Plus spécifiquement, le chapitre 5 présente l'évolution de la physique, de l'histoire naturelle – domaine où les Suisses Charles Bonnet et Abraham Tremblay font d'intéressantes contributions – ainsi que les études alpines. On y discute également de l'impact de l'annexion de Genève à la France (1798–1813) sur l'organisation de la science genevoise.

Le chapitre 6 présente quant à lui les nouvelles institutions (en 1873, on transforme l'académie de Calvin en une université moderne) et l'influence des écoles françaises et des universités sur les structures nouvellement mises en place afin de soutenir la recherche. On souligne également l'impact d'une nouvelle vision utilitariste de la science, qui saisit ses applications industrielles et médicales, sur la transformation des idéaux et des conditions de la recherche héritées des Lumières. L'auteur passe également en revue l'évolution et le passage vers la

modernité de disciplines telles que la physique, la chimie, la biologie, la botanique, les sciences de la terre, tout en donnant, pour chacune de ces disciplines, des exemples de chercheurs ayant favorisé leur émergence. En guise de conclusion, le chapitre 7 offre trois perspectives sur la science moderne, à savoir ses fonctions sociales et culturelles, et ses différentes méthodologies (ou cultures scientifiques) et l'influence qu'ont eue sur son développement les différentes traditions scientifiques et philosophiques européennes.

La *Collection Le savoir suisse* est tout d'abord destinée au lectorat suisse, ou du moins, à un public qui a une bonne connaissance de la Suisse et de son histoire. Le lecteur moins à l'aise avec ces repères historiques sera par moments un peu égaré lorsqu'on lui parle de la « révolution de 1846 » ou bien de certains personnages historiques. En fait, on pourrait reprocher à Sigrist la trop grande place faite à ces « micro biographies » de personnages que le lecteur non initié ne connaît pas du tout. Bien qu'il soit normal dans une collection s'adressant à un public *local* que l'on prenne pour acquis certaines références historiques, le lecteur étranger s'y égarera fréquemment. L'ouvrage de René Sigrist constitue néanmoins une lecture intéressante et accessible qui témoigne d'un bon travail de synthèse.

Vincent Larivière

Université du Québec à Montréal

TERPSTRA, Nicholas — *Abandoned Children of the Italian Renaissance: Orphan Care in Florence and Bologna*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2005. Pp. 349.

Late Renaissance and early modern Europe was characterized by demographic norms inconceivable to modern westerners. About 20 per cent of women died during or following childbirth. Some 40 per cent of Florentines perished of plague, even in non-epidemic years, with children twice as vulnerable as their elders. Warfare, poverty, sickness, and death often removed at least one parent from a child's life, with poorer children more vulnerable to the consequences. Perhaps because family structure was at such risk, Renaissance cities developed institutions as well as a rhetoric to promote family, kinship, and marriage. Yet, as the price of bread rose, more parents found themselves unable to feed their children and abandoned them with more frequency. The growing numbers of orphans added to the need for entire "civic welfare systems" (p. 23).

Nicholas Terpstra examines how two cities in Italy, Bologna and Florence, "tried a new approach to get these children off the streets" (p. 4). The cities shared similarities (for instance, both developed innovative charitable institutions as well as important textile industries) and differences (for example, Florence was the capital of a growing duchy, while Bologna belonged to the Papal States). Terpstra attributes the differences in the developing networks for the care of orphans to the "emerging political distinction" between Florence and Bologna (p. 25). The latter would develop what the author calls the collegiate model of